

Je crois que je ne souffrais pas de votre départ. Tout était là comme d'habitude, les arbres, les roses, l'ombre tournante de la maison sur la terrasse, l'heure et la date, et vous cependant vous étiez absent. Je ne croyais pas qu'il vous fallait revenir.

Marguerite Duras
L'Homme atlantique

L'HOMME ATLANTIQUE

de

MARGUERITE DURAS

Les Éditions de Minuit, 1982

réalisation et interprétation
VIVIANE THÉOPHILIDÈS

création lumière **Philippe Catalano**

Durée : 45 minutes

Production déléguée

Le Carré Magique, Pôle national des arts du cirque, Lannion

carre-magique.com

Contact presse et diffusion

l'autre bureau – Claire Amchin

T. 01 42 00 33 50 – 06 80 18 63 23

lautre.bureau@wanadoo.fr

www.lautre-bureau.com

L'ombre interne de l'écriture

Un hôtel désaffecté, la mer, les plages, les mouettes... L'univers reconnaissable de Marguerite Duras semble ici choisi pour vous rassurer avant de fondre sur vous. Il y va d'un ravissement, d'un rapt.

La sorcière qui orchestre le phrasé envoûtant de « l'Homme atlantique » vous dépose alors - tout enveloppés dans sa résille de mots - aux confins les plus fragiles de l'âme, dans l'obscurité de ses grottes les plus secrètes.

Au fil du récit, Marguerite se confie à Duras pour faire son cinéma, son œil extra-lucide remplaçant l'objectif d'une caméra imaginaire. C'est au filtre de ce regard affamé que résonne « l'ombre interne de l'écriture ».

Au-delà, bien au-delà d'une histoire, Marguerite Duras déroule les méandres d'un fleuve d'émotions, plein de boue et de fureur, où flottent les débris de l'amour, avant d'être aspirés par la mer originelle, où retrouver enfin « l'innocence indéchiffrable des commencements ».

Viviane Théophilidès

Paru aux Éditions de Minuit en janvier 1982, *L'Homme atlantique** fut d'abord un film. Pour ce moyen métrage conçu l'été précédent, Marguerite Duras avait utilisé les « chutes » d'un autre film, *Agatha et les lectures illimitées*, qu'elle avait réalisé pendant l'hiver. Nous reconnaissons Trouville et peut-être aussi l'unique acteur : Yann Andréa, qui partage la vie de l'auteur depuis la fin de l'été 1980. L'homme atlantique, c'est lui, impassible. En *off*, le texte qui formera le livre est lu par Duras d'une voix blanche. Mais le film dérouta surtout, et nous dérouta encore, parce que l'écran y est progressivement envahi de noir. Il ne reste plus que la voix qui dit *vous*, comme dans un autre texte fort bref de la même époque : *La Maladie de la mort*. Comme *L'Homme atlantique* mais plus explicitement, celui-ci évoque un amour impossible entre une femme et un homme « qui n'aime pas les femmes », comme on disait alors. La tonalité n'est cependant pas la même : largement rédigé au futur, *L'Homme atlantique* est injonctif ; *La Maladie de la mort* se donne dans un présent linéaire. Tous deux sont des textes pour la voix. Tous deux ont gardé intacte leur puissance d'envoûtement.

Gilles Philippe

Éditeur des Œuvres complètes de Marguerite Duras en Pléiade

*Le texte de *L'Homme atlantique* a paru dans le Tome III des Œuvres complètes de Marguerite Duras en Pléiade

Notes éparses prises au cours des répétitions...

Quand on écrit il y a comme un instinct qui joue. L'écrit est déjà dans la nuit. Écrire serait à l'extérieur de soi, entre avoir écrit et devoir écrire encore, entre savoir et ignorer ce qu'il en est, partir du sens plein, en être submergé, et arriver jusqu'au non-sens.

Marguerite Duras,
La Vie matérielle, POL, 1987

[Et je me fais cette réflexion : ce qui vaut pour l'écriture n'est-il pas valable aussi pour l'interprétation du texte sur la scène ?]

Combien de fois ai-je lu *L'Homme atlantique* ? Cent fois, deux cents fois ? Peu importe. Mais je sais que ce sont ces lectures successives qui ont permis d'approcher au plus près la source initiale. Pas d'analyse, mais un long cheminement, toute mémoire émotionnelle en alerte.

Oser l'étendue des silences. Ce sont eux qui devraient mesurer la portée du récit, creuser les tranchées souterraines, soutenir l'édifice. Les silences comme fondations. Les prolonger à l'extrême, jusqu'à faire croire à un trou de mémoire...L'actrice aurait-elle perdu le fil de ce qu'elle raconte ? Installer le doute dans le texte et hors de lui, mais dans le calme.

« Mes livres sont-ils difficiles, c'est ça que vous voulez savoir ? Oui, ils sont difficiles. Et faciles. *L'Amant*, c'est très difficile. *L'Homme atlantique*, c'est très difficile, mais c'est si beau que ce n'est pas difficile. Même si on ne comprend pas. On ne peut pas comprendre d'ailleurs ces livres-là. Ce n'est pas le mot. Il s'agit d'une relation privée, entre le livre et le lecteur. On se plaint et on pleure, ensemble. »

M. D.

« Dans ce jardin fermé de *L'Homme atlantique*, le désespoir de l'aimer, lui, c'était dans ce jardin maintenant abandonné. Je m'y vois encore, resserrée sur moi-même, prise dans le gel des jardins désertés. »

M.D.

/...Je suis allée dans cette salle du rez-de-chaussée qui donne sur le parc, là où je me tiens toujours dans ce mois tragique de juin, ce mois qui ouvre l'hiver...

[Cette citation, extraite du texte de *L'Homme atlantique*, fait écho – pour moi – à une autre, trouvée dans les « Notes intimes » du poète Marie Noël :

Le bonheur n'est qu'une peine qui s'avance. Quand il passe ici-bas, c'est elle qui conduit ...

Dès qu'avril fait un pas, l'hiver au loin s'avance.

Cela devrait m'aider à dire la phrase de Duras sans appuyer sur la mélancolie. Plutôt une note d'humour noir, incisif.]

« Dieu n'est pas un lieu tranquille », dit encore Marie Noël — Duras non plus !

« Écrire, ce n'est pas raconter des histoires. C'est le contraire de raconter des histoires. C'est raconter tout à la fois. C'est raconter une histoire et l'absence de cette histoire, c'est raconter une histoire qui en passe par cette absence. »

M.D.

« Il faut beaucoup aimer les hommes. Beaucoup, beaucoup. Beaucoup les aimer pour les aimer. Sans cela ce n'est pas possible, on ne peut pas les supporter. »

M.D.

« Devant ma chambre, il y a le rosier fabuleux de *L'Homme atlantique*, il y a en ce moment quatre-vingt dix mille roses et ça me tue. »

M.D.

Les Yeux verts, Les Cahiers du cinéma n°312, 1980

« Brutalité de chèvre, innocence de fleur, douceur de chat. Préciosité baroque et simplicité d'une paysanne. »

Claude Roy, à propos de M.D.

« L'art de Duras emprunte beaucoup à la répétition, au retour incantatoire des mots, à leur place dans la phrase qui télescope le sens habituel, à un certain halo indéfinissable, définitivement irréductible à l'analyse. »

Laure Adler

Marguerite Duras, coll. Folio

VIVIANE THÉOPHILIDÈS

Ses premiers compagnons de route furent Roland Monod, Michel Fontayne, Antoine Vitez, Pierre Vial.

À peine sortie du cours d'art dramatique de Raymond Girard, elle quitte Paris pour partager avec eux l'aventure du Théâtre Quotidien de Marseille.

En 1966 elle fonde sa première compagnie, le Théâtre Populaire des Pyrénées, basée à Pau, et sillonne la France avec de nombreux spectacles. Entre autres, *La journée d'une infirmière* d'Armand Gatti.

En 1968, retour à Paris et création de la compagnie Viviane Théophilidès.

La liste – non exhaustive - qui suit, témoigne de son attachement aux œuvres d'auteurs contemporains comme de son goût pour les classiques :

Molière (*Les Fourberies de Scapin* et *Le Bourgeois gentilhomme*) ; Boris Vian (*Je voudrais pas crever*) ; Bertolt Brecht (*Les Fusils de la Mère Carrar*) ; Paul Claudel (*L'Échange*) ; Federico Garcia Lorca (*Mariana Pineda*) ; Roger Vitrac (*Les Mystères de l'amour*) ; Hélène Cixous (*L'Arrivante*, d'après *Là*) ; Gertude Stein (*Ida*) ; Joseph Delteil (*Une fille à brûler*, adaptation du roman *Jeanne D'Arc*, et *François d'Assise*, autre adaptation) ; Alfred de Musset (*Les Caprices de Marianne* et *On ne badine pas avec l'amour*) ; Yelena Kohout (*Aidiedi*) ; Esther Vilar (*La Stratégie des papillons*) ; Edward Radzinski (*Comédienne d'un certain âge pour jouer la femme de Dostoïevski*) ; Denise Bonal (*Légère en août*) ; Anne Sylvestre (*Gémeaux croisés*, *Lala et le cirque du vent*, *La Fontaine-Sylvestre*) ; Jean-Pierre Léonardini (*La Ballade de Calamity Jane*) ; Louis Aragon (*Paroles de Grenade*, adaptation du *Fou d'Elsa*) ; Jean Ristat (*La Perruque du vieux Lénine*), etc.

Par ailleurs, Viviane Théophilidès a écrit trois pièces, mises en scène par elle-même :

Joe Bousquet rue de Verdun (création au Printemps des comédiens à Montpellier et à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon) ; *Conte d'hiver et de neige* (création à Arles, au Théâtre de la Calade) et *Notre théâtre flamenco* (création au Théâtre des Carmes-André Benedetto d'Avignon, avec une troupe gitane).

Officier des Arts et Lettres, Viviane Théophilidès a enseigné sept ans durant au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris.

En 2002, elle a dû mettre fin à ses activités de directrice de compagnie indépendante mais continue depuis à jouer et mettre en scène.

Au cinéma et à la télévision, elle a travaillé sous la direction de Pierre Lary, Gérard Vergez, Jean-Claude Brisseau et Xavier Durringer

Au théâtre, sous la direction de Jacques Rosner, Michel Touraille, Vincent Colin, Anne-Marie Lazarini, Philippe Mercier.

Et son complice...

PHILIPPE CATALANO

De 1991 à 2011, il a participé au Festival d'Avignon comme Régisseur lumière de nombreux lieux, puis Régisseur général adjoint et Régisseur lumière à la Cour d'Honneur du Palais des Papes et à la Carrière Callet à Boulbon.

De 2008 à 2010, il a dirigé une salle de spectacle qu'il a créée pour le Festival OFF d'Avignon « Le studio Théâtre Avignon Temps Danse ».

Depuis 2000, il crée les lumières des spectacles de Marcel Bozonnet et Jean Bollack (pour la tournée française et étrangère de *Antigone*), de tous les spectacles de Vincent Goethals, de ceux de Viviane Théophilidès, Ézéquiel Garcia-Romeu, etc.

Dernièrement, il vient de faire la création lumière de *Les Entretiens de Majorque*, mise en scène Eva Vallejo, et de *Les Sacrifiés* de Laurent Gaudé, mise en scène Vincent Goethals.